

Clément Gamgie Rignault

Je n'ai pas peur de
mourir.
Juste de ne pas vivre

*A la découverte de l'Amérique latine,
Du voyage
Et
De moi-même*

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-359-4267-0

© Clément Gamgie Rignault, 2020

Photo de couverture : Chili 2017 prise avec ce bon vieux retardateur

www.gamgie.com

Instagram : [@gamgie_](https://www.instagram.com/gamgie_)

Mail : contact@gamgie.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Tables des matières

Brésil.....	17
Paraguay.....	105
Argentine.....	108
Chili.....	139
Bolivie.....	198
Pérou.....	219
États-Unis.....	222
Mexique.....	240
Guatemala.....	303
Salvador.....	313
Honduras.....	323
Nicaragua.....	335
Costa Rica/Panama.....	337
Colombie.....	344
Cuba.....	371
États-Unis Le Retour.....	376
Colombie.....	391
Pérou.....	396
Épilogue	400
Épipilogue.....	402

Dimanche 3 février 2019

Chantérac, France

Voilà un dimanche ordinaire pour sûrement beaucoup d'entre vous. Certains sont peut-être allés à la boulangerie s'acheter des croissants. D'autres sont allés au marché s'acheter quelques fruits et légumes frais pour se faire une petite bouffe. D'autres encore sont peut-être restés sous la couette, ont maté un film ou une série.

Moi je me suis levé après une nuit assez courte et agitée. Mais vous vous en foutez sûrement. On est dimanche 3 février et je rentre de voyage. Tout s'emmêle un peu dans ma tête en ce moment. Je retrouve ces boîtes où j'ai stocké toute ma vie avant le départ. Je me reconnecte à ce quelqu'un qui était moi il y a déjà pas mal de temps. Mais ce moi, je ne le connais plus bien. Il ressemble à cet ami lointain dont le visage est devenu incertain. Je m'étais dit qu'à mon retour j'écrirais un livre sur ce que j'ai vécu. Et bien voilà. Devant ma feuille blanche. Enfin, j'écris plus sur une feuille maintenant. J'ai de nouveau un clavier. Mais ça fait plus classe de dire feuille blanche. Fébrile devant ce document vide, je me demande par où je vais commencer.

Je ne vais donc pas te parler de retour plus longtemps. On n'est pas là pour parler retour. On est là pour parler voyage et départ.

Dans ce livre, je te présenterai au fil de l'eau mon voyage, les étapes qui l'ont marqué, les réflexions qui me traverseront la tête. Certains passages auront été écrits sur place. D'autres ne seront relatés que maintenant à mon retour. Une vue d'ensemble de ce qui se passe dans la tête d'un voyageur. Tout cela t'est livré brut, sans détour, sans

ornement. Je ne vise pas un Goncourt. J'ai plutôt envie qu'on se sente comme entre potes toi et moi. Assis autour d'un verre, avec du temps devant nous, aucune connexion au monde extérieur et du temps pour que je te raconte ce que j'ai vécu.

C'est un mélange entre les notes que j'ai prises sur place et des passages rédigés aujourd'hui alors que je suis déjà rentré et tranquillement au chaud en Dordogne. Les notes rédigées dans le feu de l'action seront annoncées par une date en début de chaque passage. Les passages annoncés comme étant d'aujourd'hui ont été rajoutés à la rédaction de ce livre.

Pourquoi tu pars ?

Ha la fameuse question " pourquoi tu pars ? ". On me l'aura posée souvent celle-là. Certains te la posent parce qu'ils n'ont jamais eu envie de partir donc ils se demandent comment on peut vouloir aller se jeter dans un précipice sans aucun filet, sans aucun confort, sans aucun plan alors qu'on est bien mieux au chaud dans sa maison. Faut vraiment être inconscient ! Les autres parce qu'ils y pensent au fond d'eux même, chacun avec ses propres raisons balbutiantes. Ils se demandent comment lui, il a réussi. Et il y a aussi ceux qui sont déjà partis et qui voudraient savoir ce qui se cache au fond des yeux de ce voyageur.

La situation pour moi était simple, c'était un rêve de

gosse. Quand j'étais petit, je rêvais d'aventures. Je lisais les histoires des cowboys et des indiens avec les yeux pleins d'étoiles. Je lisais des romans comme le Seigneur des Anneaux, un monde féérique où l'on suit les héros entre créatures fantastiques et traversées sauvages en pleine nature. J'ai passé mon enfance avec un planisphère sur mon bureau en le regardant les yeux dans le vague pendant des heures. Et qu'est-ce qui peut bien y avoir par là-bas ? Ça fait quoi d'être à l'équateur ? Il paraît qu'il n'y a pas d'ombre à midi là-bas ? Et ça pousse sur quoi un avocat ? Bref, aller voir le monde j'avais ça dans le sang. J'en crevais d'envie. Et l'aventure depuis toujours me tirait par un bout de manche.

Et puis la vie parfois t'emmène dans d'autres directions. Ma vie avait déjà pris un tournant marquant, quelques années avant mon départ. Tout juste diplômé d'une école d'ingénieur, l'avenir semblait bien tracé. Embauché dans une grosse entreprise française d'informatique, le bon salaire, les congés payés. Le rêve ! Évidemment, comme tu t'en doutes, quelque chose ne me convenait pas beaucoup déjà à l'époque. Dans ma tête se dessine un plan. Nous sommes alors en 2011. Je calcule que si je travaille un an, je devrais avoir assez d'argent pour partir voyager. Où ? L'Amérique du Sud. Pourquoi ? Je ne sais pas. Les plans ? Aucun. Partir.

Seulement voilà, l'univers met sur ma route un événement imprévu : je rencontre un magicien. Et on décide de monter notre projet pour créer des spectacles de Magie Augmentée : on mélange la magie et les arts numériques. Et franchement, pendant 5 ans, je m'éclate. Mais je ne veux pas m'étendre sur ce sujet, ce sera l'occasion d'écrire un

autre livre un jour.

Malgré cette situation, qui semblait rêvée, mes envies de voyage ne m'ont jamais quitté. Au fond de moi, une horloge tournait. Mes 27 ans étaient une étape que je m'étais fixée dans la vie il y a déjà bien longtemps. Arrivent mes 27 ans. Et même si j'étais très heureux, je savais qu'il fallait que je réponde à l'appel. Je savais que j'avais pris un engagement avec moi-même des années avant qu'arrive ce jour. Je n'ai aucune idée de pourquoi. Je sais juste que l'enfant qui sommeille en moi en a toujours rêvé et que je me suis juré que je tiendrais ma promesse. Alors à partir de cette date, c'était décidé. Je devais partir. Quoi qu'il arrive.

Je suis parti le 15 novembre 2016. À 28 ans. Après plusieurs mois de préparation. Les derniers mois ressemblaient à une montée à l'échafaud. Enfin pour moi en tout cas. Tout s'enchaîne à partir du moment où tu décides d'acheter les billets d'avion. À partir de ce moment-là, le train ne s'arrête plus, il s'emballer même. Ton mental se met à inventer tout plein d'excuses pour ne pas partir. Tout un tas de risques de ce qui pourrait arriver. Tout un tas de trucs géniaux que tu laisses derrière toi. Tout un tas d'opportunités professionnelles, sentimentales, familiales que tu ne saisis pas. Que t'es bien con alors que ta boîte commence à marcher et que les projets intéressants sont en train d'arriver ! Que la nana que tu côtoies depuis un an s'annonce comme l'histoire d'amour la plus belle de tes dernières années¹. Que ton unique grande sœur t'annonce la naissance future de son premier enfant dans les mois qui arrivent. Bref, on dirait presque une conspiration de

¹ Claire, dont tu entendras parler tout au long du livre.

l'univers pour voir si oui ou non, t'as vraiment les couilles de partir. (Note pour moi-même : apparemment, on n'oublie pas comment taper sur un clavier même après deux ans sans s'en servir.)

Et puis arrive la date. C'est bon t'as tout plié. Tes affaires sont entassées dans le garage de papa et maman. T'as passé des heures à faire un sac en emmenant tout un tas de trucs que tu n'utiliseras jamais. Et d'autres qui ne te quitteront pas. Tu as dit au revoir à tout le monde. C'est la dernière soirée. Le dernier métro. Le dernier RER. Sur la vitre, un mec a gravé "Change". Tu te dis que c'est forcément un signe. En quelques minutes, tu te retrouves dans l'avion qui t'emmène de l'autre côté de l'Atlantique. Direction São Paolo au Brésil. Voici les premiers mots de mon carnet.

15 Novembre 2016

Déjà une heure de vol. Un poids s'est décroché en posant un pied à l'aéroport. J'y suis enfin. On voit Biarritz par la fenêtre. On est passé au-dessus de Chaniveau (ma maison). L'inquiétude de la journée s'est dissipée. Elle a laissé place à la sérénité. Comme un saut en parachute, c'est tout ce qui se passe avant de sauter qui est difficile. Une fois qu'on s'est jeté, tout disparaît. On m'a dit courageux. Je ne pense pas l'être plus que ça. Mais je suis quand même content d'avoir passé le pas. Pour prouver au Gamgie du passé, au Gamgie qui a peur, que je peux le faire.

Si on arrive à se persuader qu'on est capable de faire quelque chose. On y arrive toujours. S'imaginer capable, c'est le début de réussir. Et maintenant, GO !

Arrivé à São Paolo, je suis hébergé par les amis d'un ami.

Ils vivent dans une grande coloc de mecs super sympas. Cela me permet d'atterrir en douceur. Je ne parle pas un mot de portugais, j'ai quelques souvenirs d'espagnol du lycée. La communication s'annonce approximative. Heureusement, ils parlent quasiment tous anglais. Je me rappelle cette première nuit, je crois que la phrase que j'ai le plus en tête c'est "mais qu'est-ce que je fous là ??". Parce que oui, je voulais partir mais après quoi ? Je n'ai ni but ni d'objectif précis, je ne sais même pas ce que je suis venu chercher. Est-ce que je vais vers l'Argentine ? Est-ce que je reste au Brésil ? Mais je fais quoi ici ?

Pour me laisser le temps d'arriver et de m'acclimater, je décide de rester quelques jours dans cette coloc. J'en profite pour visiter São Paolo.

Ici, c'est la jungle urbaine. C'est 12 millions d'habitants avec une organisation typique d'Amérique latine : c'est-à-dire qu'il n'y a aucune organisation. Il y a bien un métro mais le réseau de bus est un enfer : des lignes par centaines, dans tous les sens, avec des dizaines de noms marqués sur le pare-brise. Ce qui n'a vraiment pas de sens pour toi qui ne connaît pas la ville. Malgré tout ça, je visite quelques quartiers sympas sur les conseils de Bruno, l'un des colocos. Bibliothèques, lieux culturels, etc. OK, c'est super hipster. Mais ça me plaît. Je retrouve aussi Thomas, un climatologue français en étude au Brésil. On a des amis en commun. Pratique les réseaux sociaux !

Aujourd'hui

Au bout de 2 jours sur place, je décide d'aller voir la tombe d'Ayrton Senna, le pilote de Formule 1, un héros brésilien. C'est l'idole de mon meilleur ami, David. Ça me

donne une bonne excuse pour visiter la ville et en plus, lui ramener un souvenir, lui qui rêve de venir ici. Pour y aller deux options : prendre le métro, le seul réseau de transport compréhensible. Mais c'est 2 h de trajet et un énorme détour. Ou sinon, 3 h de marche. J'ai le temps, l'envie de me balader à l'air libre, allons-y en marchant. La tête encore dans le cul du concert de la veille, mon appareil photo et mon téléphone pour avoir un plan. Me voilà parti. Alors, première leçon du voyage : on se méfie des plans et des itinéraires. D'ailleurs, ça m'arrivera plusieurs fois de me faire avoir. Fais confiance à ton instinct et à tes sens plutôt qu'à ton téléphone. Sauf que moi, jeune voyageur inexpérimenté, en totale confiance, je me lance à l'aveugle vers le fameux cimetière pour y retrouver le légendaire pilote. Enfin sa tombe quoi. Et ça se passe bien en plus. Sauf que pendant le trajet, à un moment donné, je me rends compte que les rues ont changé d'atmosphère. J'étais tellement le nez rivé sur mon plan pour "ne pas me perdre" que je ne me suis pas rendu compte que les routes n'étaient plus en asphalte mais en terre battue, qu'elles s'étaient vachement rétrécies et qu'il y avait la place d'à peine une voiture. C'est devenu un dédale de petites rues qui partent dans tous les sens. Les trottoirs sont quasi inexistantes ou très petits. Les maisons, en briques ou parpaing, sont délabrées et pas finies. Le trafic est chaotique. Tu n'as pas intérêt à te trouver sur le trajet d'une voiture qui passe, sinon tu risques d'y laisser une jambe ou un bout de bras. Ça roule vite et à quelques centimètres de toi. Des motos doublent entre le trottoir et les voitures, en mode roue arrière. Alors, quand tu vois ça, y'a quelque chose en toi qui te dis "Hun Hun, tu devrais pas être ici toi". Et tu comprends assez vite que t'es

pas au bon endroit. Tu viens d'entrer dans les fameuses favelas brésiliennes et t'aurais bien aimé éviter ça.

Premier réflexe, je range mon téléphone. Je sens beaucoup de regards se poser sur moi. Ils ne sont pas forcément agressifs mais plutôt en mode "qu'est-ce que tu fous ici toi?". On va éviter d'attirer le regard encore plus alors je le mets dans ma poche. Ce serait presque un appel à l'agression. Ensuite, il faut se sortir d'ici. Par chance, le voyageur romanesque que je suis, était parti avec sa boussole. Va savoir pourquoi. Je me rappelle vaguement l'itinéraire à suivre et je sais que si je vais plein sud, je devrais arriver à ma destination et donc sortir de ce merdier. Bon, je t'avoue que les minutes sont longues. J'essaie de marcher de manière décontractée dans les rues. En évitant de montrer que je regarde ma boussole toutes les deux secondes. Ah oui parce que là, la solution raisonnable serait de faire demi-tour. Mais moi je décide de traverser. Combien de temps cela a duré ? J'en sais rien. Peut-être à peine une demi-heure. J'essaie de rester malgré tout sur une rue principale et évite les petites rues étroites. Je suis sur une colline donc si je descends, globalement, c'est plutôt bon signe. Et surtout, surtout, avoir l'air décontracté. Heureusement, j'ai de bonnes capacités pour faire le mec cool qui se balade l'air de rien. Dans ces moments-là, tous tes sens sont en éveil, t'es shooté à l'adrénaline. Ton corps passe en mode automatique, c'est la survie, c'est l'instinct. Je ne me sens pas agressé ou quoi que ce soit. Je sens beaucoup plus des regards compatissants et en même temps un peu de reproches me disant que je ferais mieux de pas traîner ici. Et là, joie ! J'arrive à une route plus grande, une sorte d'avenue, où on voit pas mal de bus. J'avoue qu'à ce

moment-là, je respire un peu plus. Je vérifie où j'en suis sur le plan. Alors en effet, je suis plus très loin du cimetière. Mais je ne suis toujours pas arrivé. On sent que la nuit ne va pas tarder. Et après la dose d'adrénaline que je viens de me prendre, j'ai envie de me sentir dans un endroit en sécurité. La question c'est, comment je rentre chez moi sans repasser dans cet enfer. Sans parler portugais, je me sens un peu démuni. Juste à côté de moi, se trouve un papy assis sur un bidon, appuyé sur sa canne, les yeux dans le vague, regardant la rue. Dans des situations de crise, on a souvent quelque chose au fond de nous qui prend le relais en termes de décision. Je ne saurais pas dire pourquoi, mais ce papy m'a l'air fort sympathique. Je décide d'aller lui parler. Je crois que je lui dis un truc du genre en espagnol : "Comment je fais pour sortir d'ici ?". Tout souriant, limite rigolard, il me montre un arrêt de bus un peu plus loin. Je pense que mon visage reflétait mon état intérieur : OK, tout est sous contrôle mais c'est un peu la panique en interne actuellement. Je me rends à l'arrêt de bus. Au bout du trottoir, un guichet fait de baraquements. À l'intérieur, une femme un peu dodue au visage agréable, à l'air de profondément se faire chier. Quand je lui dis que je veux rejoindre tel arrêt de métro, elle m'indique un numéro de bus en me pointant du doigt un endroit où est amassé un petit groupe de personnes. Je sens la pression dans ma poitrine qui se libère. Quelques minutes plus tard arrive le fameux bus. Et là, il repart en plein dans la favela ! Je me dis que c'est une blague ou qu'en fait les mecs se sont foutus de ma gueule et m'ont renvoyé en plein dans la gueule du loup. La pression remonte et je me demande comment je vais m'en sortir une nouvelle fois. Mais bon cette fois, se sera

plus de peur que de mal. Il finit par sortir de la zone et me ramène, en effet, à l'arrêt de métro voulu à la nuit tombée.

Le voyage commence donc bien. Mais je ne sais toujours pas ce que je suis venu faire ici. Je pense suivre mon idée première : aller en Argentine. Au moins, je parle un peu espagnol, ce qui devrait aider ma communication. Et je ne sais pas pourquoi l'Argentine, mais c'est un pays qui m'attire depuis longtemps. Quand j'explique mon plan aux gens là-bas, beaucoup me disent que c'est bien dommage de partir sans voir Rio. L'idée fait son chemin dans ma tête. Je scrute les cartes pendant des heures. Je vois que le long de la côte entre São Paulo et Rio, il y a des îles. Ça peut être une bonne idée de partir sur une île au Brésil. Les plages brésiliennes sont réputées paradisiaques, surtout dans cette zone. Voilà donc mon prochain défi : aller jusqu'à Rio, en allant visiter les îles et le tout à pied. Ce qui m'amène à la prochaine question qu'on me pose tout le temps.

Mais c'était quoi ton budget ?

Aaaah l'argent. La question que tout le monde se pose. Il reste une idée gravée dans la tête des gens. Voyager, ça coûte cher. Et vu que je n'ai pas les moyens et bien je ne peux pas voyager. C'est bien sûr, totalement faux. Voyager, ça coûte le prix et surtout l'envie que l'on veut mettre dedans.

De mon côté, l'argent était aussi un peu problématique. Pendant des années, je me suis éclaté à créer et accompagner des spectacles. Malheureusement, ça ne me rapporte pas beaucoup de thunes. Au moment du départ, je

n'ai aucune économie. J'arrive à trouver un billet Paris São Paolo pour 314 € (ça fait 100 fois Pi c'est génial non ?). Mais ensuite, je n'ai rien de plus. Je touche 4000 € de ma boîte comme une sorte de prime. Une partie s'envolera dans mon dernier loyer, les vaccins, les achats de sac à dos et le matériel pour le voyage. Et aussi les différentes fêtes de départ ! Mais en gros, je pars avec un peu moins de 2500 € en poche. Une fois enlevées toutes les dépenses qui devaient tomber après mon départ et en me gardant une petite réserve. Il reste un peu moins de 2000 €. Je me fixe 3 € par jour comme objectif. Je pense partir un an, si je consomme 3 € par jour, je devrais avoir assez pour me faire mon voyage. Je savais mon budget limité et dans ma tête, plus d'argent voulait dire retour en France. Je ne voulais pas rentrer à cause de ça. Je me suis donc mis une pression incroyable sur mon budget qui n'était franchement pas nécessaire. Seulement voilà, au début du voyage, je savais qu'il fallait que je la joue serré. Et je savais aussi qu'il faudrait sûrement que je travaille pour financer mes aventures.

D'où l'idée de commencer à marcher. J'avais déjà pas mal voyagé en stop et je savais que ce serait mon principal moyen de déplacement. Mais vu que j'avais du temps et que, je ne sais pour quelle raison, j'avais envie de marcher. Tenter l'aventure en marchant me semblait être une bonne idée.

19 novembre 2016

Le plus important ce sera de faire des rencontres pour vivre des choses. Ce sont elles qui rendent beau le voyage. Va parler aux gens.

Encore bien installé à la coloc, je me sens toujours dans

cette transition depuis que je suis arrivé. Le confort, la marche sans sac, la bouffe, les soirées. Je sais que je vais monter d'un cran à partir de demain. Je ne serai plus avec des gens qu'on m'a présentés. Il va vraiment falloir se sortir les doigts du cul. D'après ce qu'on me dit, le camping sauvage va pas être simple. Enfin on me dit impossible ou illégal. Mais j'y crois pas. C'est toujours faisable. Par contre les gens n'ont pas l'air habitués ça a l'air chouette de le tenter. Je pense marcher jusqu'à Ilha Grande et ensuite on verra.

Écoute-toi et fais-toi confiance. La marche est un bon accompagnement à la méditation.

BRÉSIL

Aujourd'hui

Je pars donc de São Paolo, en bus, direction Guaruja. La ville la plus proche de São Paolo au bord de l'océan. Ce serait totalement inconscient de le faire à pied. Et là une fois de plus, je me fais avoir par mon plan. Cette fois c'est un peu plus subtil. Je commence à marcher depuis le terminal pour rejoindre la route qui remonte au nord, le long de la côte. Seulement voilà, je ne passe pas dans le bon quartier. Cette fois c'est moins marqué. Ce n'est pas une favela. Mais plutôt un quartier assez pauvre. Je m'en rends compte assez vite et remets mon téléphone dans ma poche. Je sais que je dois juste arriver au bout de cette rue donc je me dis que c'est pas très grave. Je suis à peu près sorti, terminant la piste en terre qui relie ces quelques maisons à la route. Evidemment cette partie-là est déserte. Et là un type débarque de derrière moi, en vélo. Je ne l'entends pas vraiment arriver et il se retrouve juste à côté de moi. Il jette son vélo à terre et me retourne assez brusquement. Il est plus grand que moi, à l'air assez jeune et il tient son T-shirt tendu comme s'il cachait une arme dessous. Et l'arme pointée vers moi. Quand je vois ça, je pense être plutôt mal barré. Grosse montée d'adrénaline. Je ne sais pas trop quoi faire. Si le mec a vraiment une arme, c'est chaud. Et ce serait possible. Putain tu te dis que ça ne sent vraiment pas bon cette histoire. Je ne sais pas trop pourquoi je fais ça mais je continue de marcher. Le mec insiste. Je comprends bien qu'il veut me piquer quelque chose. Mais vu que mon

portugais est vraiment primaire, je ne saisis pas le sujet de la demande. Et puis le gars commence à me frapper. Et je crois que c'est là que ça bascule. Bon je n'ai vraiment aucune compétence de combat. Je n'en ai jamais eu besoin dans ma vie. Mais je me dis que si je devais frapper un gars, je viserais en premier les couilles, les yeux, le nez ou les oreilles. Bref un endroit où tu sais que tu seras efficace. Mais là, le type commence à me frapper sur l'épaule. Un peu comme le petit frère qui veut chamailler le grand. Ensuite, il perd la totalité de ses points charisme quand il me frappe à deux mains et révèle le subterfuge de "j'avais mis ma main sous mon T-shirt pour faire croire que j'avais un flingue". Moi dans tout ça, je continue de marcher d'un pas rapide en essayant de ne pas dévier de ma route. Le gars insiste et continue. Il me met maintenant des coups de pied dans les tibias. "L'affrontement" doit durer quelques minutes à peine. Mais au moment où il se met à me frapper les jambes, je me retourne et vraiment, je le regarde un peu dubitatif en mode "mais t'es sérieux toi là ou pas?". Je le pousse à deux mains, assez violemment. Il en recule de plusieurs mètres et se casse la gueule en arrière. Je ne demande pas mon reste et je me mets à courir jusqu'à la route. Courir avec un sac à dos pour prendre la fuite n'a jamais été des plus efficace. On a surtout l'air très con. Le sac qui remue dans tous les sens. La démarche gauche et lourde. Les bras raides de part et d'autre du corps. Et l'efficacité est assez limitée : on va au final pas bien vite avec un sac de 15 kilos sur le dos. Mais pour dire la témérité de mon assaillant, il n'a même pas essayé de me suivre. J'arrive donc jusqu'à la route et je continue de trotter pour mettre le plus de distance possible entre lui et moi. Je croise

des flics, garés sur le bord de la route et j'hésite à aller leur en parler. Ça ne servira sûrement à rien vu que je ne saurais pas leur expliquer ce qui vient de se passer. Je suis encore sous tension. Les dégâts sont beaucoup plus mentaux que physiques. Je ne me sens pas en sécurité. Il n'y a aucun lieu de refuge, aucun endroit où s'arrêter pour se dire "ici, ça va. Je risque rien". Donc je marche. La fatigue n'a plus de raison d'être. Je ne la sens plus. Le seul but étant de m'éloigner le plus vite possible de cet endroit et de sortir de la ville. Au moins, une fois à l'extérieur, il n'y a plus personne. Et donc, c'est moins dangereux. L'animal le plus dangereux sur terre, c'est l'homme. Donc autant être en pleine nature. Je marche beaucoup plus vite que mon rythme habituel. Mon regard scrute les environs pour détecter un éventuel danger.

Arrive le soir. Je trouve nulle part où dormir. Je vois un endroit où je pourrais monter ma tente dans la jungle qui borde la route. Je suis à quelques kilomètres à la sortie de la ville. Je m'y faufile. L'endroit n'est pas très accueillant. Des bouts de câble de cuivre jonchent le sol. Cet endroit doit servir à la contrebande. Je ne me sens pas beaucoup plus en sécurité. Pour me faire la cuisine, je me suis construit un petit réchaud à alcool avec des canettes. Sauf que je n'ai pas trouvé d'alcool à São Paulo, juste un gel d'alcool pour lancer un barbecue. Ça ne fonctionne pas terrible et j'arrive tout juste à me faire une assiette de riz blanc à peine cuite. Au soir de ce jour, j'écris.

21 Novembre 2016

Ce n'était pas une journée facile aujourd'hui. La marche m'a beaucoup épuisé. Je manque vraiment d'entraînement.

Les prochains jours vont pas être mieux. Bon, je le savais que je manquais d'entraînement.

À cela, on ajoute le mec qui m'a tapé l'embrouille, ça fait beaucoup pour la même journée. Le gel d'alcool, c'est vraiment de la merde. Mais j'ai quand même réussi à faire cuire du riz. Ce sera la bonne nouvelle de la journée. Je sais pas si je vais garder l'idée d'aller jusqu'à Rio à pied. Je pense que je vois un peu gros. Le problème étant plus la traversée des villages que le reste. Si je trouve de l'eau, j'ai quelques jours d'autonomie. Demain, j'essaie d'aller jusqu'au début du village suivant. C'est pas si loin. Mais il vaut mieux commencer la traversée le matin pour pas se retrouver coincé le soir.

Je me suis lancé dans une belle épreuve. Arriver jusqu'à Ilha Grande, ce sera déjà pas mal.

Aujourd'hui

À partir de là, je vais beaucoup écrire. Ce sera mon exutoire. Mon compagnon de solitude. Je croise et je côtoie peu de monde. J'essaie de marcher le plus possible dans la journée. Nous entrons dans l'été brésilien. Il fait chaud et humide. Je n'ai jamais vraiment marché sur d'aussi longues distances de ma vie.

Un autre de mes compagnons sera la méditation. Pour occuper mes fins de journée et aussi, pour me permettre de prendre du recul sur ce que je vis, la méditation me sera d'une grande aide. Je n'ai jamais vraiment médité avant ça. Je sais juste que là, j'ai du temps pour le faire. Je sens que ça me fait du bien quand je suis perdu ou angoissé par ce que je vis.

22 Novembre 2016

La nuit ne fut pas si terrible. J'ai entendu pas mal la jungle, quelques bestioles inconnues. Mais le plus chouette reste quand même ma rencontre avec cette meute de lucioles. J'étais posé dans ma tente et pas encore endormi. Et là, je vois une lumière s'allumer dans la nuit. Genre lampe torche. Évidemment, j'ai cru qu'il y avait quelqu'un. Je me redresse. J'ai la main sur mon couteau. Et voilà, encore pas de bol, je vais me retrouver face à un, ou des types en pleine nuit au beau milieu de la jungle. Super ! Et puis une autre lumière s'allume... Et merde !! Puis une autre. Et encore une autre. Au final, j'ai le droit à un véritable spectacle. Toute la nature se met à clignoter dans tous les sens. Expiration et détente. Ce sont en fait des nuées de lucioles qui profitent de la fraîcheur des nuits pour sortir. Je profite du spectacle avec le sourire. Perdu dans mes pensées. Je me suis réveillé à 5 h. Grosse nuit de 8/9 h.

J'ai marché 3 h au total aujourd'hui et je suis déjà crevé. Parti à 7 h 30 du camp, je me suis arrêté à midi en bord de mer dans un coin pas accessible en voiture. C'est la plage des gens du coin : Prainha Branca, la plage blanche. Au final, je ne suis pas si mal. Je n'ai toujours pas acheté de bouffe mais j'ai quand même payé un camping. Je suis content que mes dépenses baissent. 15 Reals (~3.5 €) aujourd'hui. J'espère faire aussi bien demain.

Je me suis un peu détendu et je relativise plus. Ça me fait du bien. Je me dis que tout à pied, je le ferai si c'est pas trop la galère. Et je parle pas tant de la galère physique mais plus du mélange thunes/sécurité. J'aviserais au mieux avec la traversée de Bertioga. C'est une grosse étape qui ne sera pas simple mais je compte la tenter tranquille. Le fait de pouvoir

me faire à manger me permet de prendre un logement de temps en temps.

Seule inconnue reste la gueule de cette prochaine route que je dois rejoindre dans les prochains jours. J'ai peur que ce soit une grosse autoroute. Ce qui ne va pas me faciliter les choses. C'est drôle, ma main chauffe d'écrire beaucoup.

Observation du jour : j'ai remarqué que les Brésiliens sifflent beaucoup. Pour appeler, signaler leur présence, etc.

2ème soir que je fume un pétard. Ce qui me dérange, c'est que ça me détend pas mal. J'ai ressorti le bouquin de méditation. On va remplacer le pétard par ça. Ça va me faire du bien et me permettre de mieux vivre ce voyage. Je lutte beaucoup contre moi-même en ce moment. Il faut que j'accueille plus les choses, les événements qui m'arrivent. Que j'arrive à plus libérer mon sourire, pour être plus avenant. M'ouvrir encore plus aux autres.

PS J'ai un sacré coup de soleil sur les bras et la nuque. C'est joli ! Et douloureux. 19 h la nuit tombe doucement sur le vrombissement incessant des vagues. Je vais aller me coucher.

23 Novembre 2016 – 18 h 09

OK. Là c'est bon. Je commence à me sentir mieux. La marche s'est beaucoup mieux passée, j'ai marché 5 h. J'ai pu marcher sur la plage quasiment toute la journée, ce qui m'a bien plu. Et là, je suis posé sur une plage où il n'y a personne. Enfin il y a encore quelques personnes mais je doute qu'elles dorment ici. Je ne sais pas trop comment je m'installe. La marée est-elle basse ou haute ? Je dirais qu'elle est basse vu la gueule du sable. Mais alors, jusqu'où monte-t-elle ? Je pense que je vais jouer la sécurité et

m'installer en hauteur. Mais c'est pas le top. C'est un peu dégueu sur cette dune. Enfin de manière générale, toute la plage est dégueu. J'ai même vu une poussette ramenée par la mer ! Il suffit de cadrer correctement les photos.

Remarque du jour : les Brésiliens lèvent tout le temps le pouce. Mais j'ai pas bien compris ce que ça voulait dire pour eux. Apparemment, c'est plutôt positif. Du coup je me suis mis à le faire aussi. J'ai eu plein de sourires et de discussions où je ne comprenais absolument rien. Mais c'est fun. Je le lance un peu pour voir ce qui va se passer.

24 Novembre 2016

Le voyage commence à se lancer. Les journées sont denses et faites de haut et de bas. Un début matinal après une nuit difficile. Le combo chaleur moustique fonctionne à merveille. Je me suis rincé à l'eau de mer et je me suis préparé à manger au feu de bois. Encore du riz ! C'était pas évident le feu, j'ai un peu galéré. Beaucoup de vent et c'est relativement humide. J'ai pris mon temps pour me lancer dans ma journée. Hier m'a bien fatigué, je ne voulais pas me faire une grosse session aujourd'hui. Depuis le matin, je pense à une seule chose : il faut que j'arrive à remplir ma réserve d'eau. Quelle idée de manger des trucs salés !

Après une heure de marche sur la plage, je croise un homme blanc qui sort de la jungle. En tenue de plage, je dirais qu'il va se baigner. Je m'avance vers lui et lui explique que je cherche de l'eau potable pour remplir ma poche à eau. Il m'invite à le suivre et commence par m'offrir un verre d'eau et une banane. Il s'appelle Ronaldo aussi appelé Roni. Il est architecte et il travaille à Sao Paolo.

Quand il a besoin de se reposer, il vient ici, dans cette maison, passer du temps au calme. On sympathise. On passe 4 heures à discuter puis s'ensuit une petite baignade. Il m'explique qu'ici jouer dans les vagues, ils appellent ça faire le *jacaré* (crocodile). C'est super intéressant de parler avec lui. Roni est gay et on a pu échanger sur la place des gays dans la société brésilienne. C'était quelque chose qui m'avait marqué à São Paulo. Je trouvais la communauté gay très ouvertement libérée. Il n'était pas rare de voir un couple s'embrasser ou se tenir par la main dans la rue. Et en effet, Roni m'a confirmé mes impressions. Les gays sont plutôt bien acceptés et libres de s'afficher en public. Cela ne choque pas tant que ça les Brésiliens, et surtout à São Paulo. São Paulo, c'est une des plus grandes communautés gay du monde. D'ailleurs, c'est la plus grande gay pride du monde. 5 millions de personnes dans les rues ! Par contre, à l'inverse, il y a encore des crimes commis spécifiquement envers la communauté gay. Là-bas, on peut vous assassiner pour seul motif de votre orientation sexuelle. La société brésilienne est profondément machiste. Et malgré les mentalités qui évoluent, certains attardés éprouvent encore une immense violence envers les homos. Et donc, même si les gays sont de plus en plus reconnus et acceptés, il reste toujours quelques tarés qui pourront passer à l'acte. Je lui ai demandé s'il avait peur. Est-ce que ça fait peur d'être homo au Brésil ? Ou d'être dans certains endroits ou quartiers réputés dangereux ? Il me dit que non. Et d'ailleurs, on a un point de vue assez similaire sur la peur.

Je pense que la peur attire le danger, attire l'agression. La peur, c'est la partie animale qui se cache au fond de nous. Surtout la peur face à un danger physique. C'est quelque

chose de très profond, très instinctif. Et comme les animaux, comme quand un prédateur est face à sa proie, le choix de la cible se fait forcément vers l'animal qui a le plus peur, ou qui est blessé. Il sera plus facile à chasser, donc à tuer. Il n'attaquera pas la proie qui paraît la plus forte, quel intérêt ? Le but, c'est de gagner de l'énergie en mangeant tout en perdant le moins possible. Il nous reste tout ça au fond de nous. Si un "prédateur" te voit, il sera beaucoup moins enclin à venir te chercher des noises s'il te sent sûr de toi. On ne sait jamais, tu es peut-être champion de kung-fu. Mais si tu baisses la tête, regarde souvent derrière toi. Tous ces signes qui montrent ta peur, tu lui donnes la confirmation qu'avec toi, ça devrait pas être trop compliqué. Il faut même aller plus loin. Car là réside notre passé animal : il faut aussi se convaincre au fin fond de nous-mêmes que l'on n'a pas peur. Parce qu'un prédateur va te sentir. Ce n'est pas une odeur, ni ce qu'il voit. C'est ce qu'il ressent de toi, ce que ton être dégage. Quand je me sens en situation d'insécurité, je repense toujours à ça. Et je mobilise toute mon énergie pour me sentir heureux, léger, attentif et sûr de moi. Sans tomber dans l'agressivité qui pourrait jouer contre moi.

Avec Roni, nous étions du même avis. Il n'avait pas spécialement peur mais il me soutenait qu'effectivement, le Brésil reste un pays dangereux. Il était d'accord pour dire que si on vit dans la peur, on ne fait plus rien. Il a subi deux agressions où on a voulu lui voler ses affaires. Ce qui n'avait rien à voir avec sa sexualité. Juste, le mauvais endroit au mauvais moment. Il est plus prudent aujourd'hui mais il maintient qu'il faut faire attention.

Ce qui m'amène au sujet suivant. En gros là, ma journée était au top. J'ai pu manger, me baigner, prendre une douche et faire sécher mes vêtements. J'ai rajouté 2 h 30 de marche. Ce qui me fait 3 h 30 dans la journée. Je me trouve un endroit super stylé pour passer la nuit. Des rochers face à la mer. Une vue à 180° splendide sur l'océan. Le pied. Bref, je suis trop content de ma journée. Sauf que voilà, je croise deux nanas sur le spot où je pensais passer la nuit. On tchatte un peu tant bien que mal. Et je finis par apprendre que le coin est dangereux. C'est le repère des drogués. En même temps, j'ai rien contre les drogués et je les considère pas forcément comme dangereux ces gars-là. Mais je suis quand même emmerdé. Où est-ce que je vais moi du coup ? Ils font chier ces Brésiliens à tout trouver dangereux. Parce que là, c'est genre dangereux brésilien ou vraiment dangereux ?

Bilan, je tente le coup. Je me suis éloigné pour être dans une zone moins facile d'accès. Il n'y a pas trop de traces de passage. Je suis sur des gros rochers qui surplombent la plage. À l'écart de la plupart des gens, à l'extrémité du banc de sable. Si j'étais un drogué, franchement, je m'emmerderais pas à venir jusqu'ici pour me taper une dose. Malgré tout, mon spot est pas top. L'idéal c'est "voir sans être vu" et là c'est plus "je vois rien mais on me voit pas". Ce qui fait que je ne vois pas si quelqu'un arrive. Et ce soir, grande première, je dors sans tente, sur le tapis de sol, le sac accroché à moi. En plein dans les rochers, je ne pourrai pas la monter. Frontale et couteau prêts au cas où et je pense veiller un peu. Si des mecs viennent, ce sera avant 2 h du matin. Voire même minuit.

À voir si je sors mon poncho de pluie pour éviter d'être

trop mouillé. La rosée a l'air bien vénère. En espérant ne pas avoir froid. Plus d'infos demain matin pour vous dire comment ça s'est passé.

Remarque du jour : il fait jamais nuit dans ce pays. On voit la nuit comme en plein jour mais je vois pas la lune. Je vais faire gaffe ce soir.

25 Novembre 2016.

Ça y est. Je viens de faire mes deux premières heures de marche. Je suis déjà bien crevé. Devine pourquoi. À cause d'une nuit particulièrement agitée. À peine je finis mes notes hier soir que je vois débarquer un groupe de 6 jeunes. Merde ! Je me rhabille en 4ème vitesse, je replie le tapis de sol et j'attends. Est-ce qu'ils m'ont vu ? Est-ce qu'ils viennent vers moi ? À priori, je pense qu'ils m'ont vu. Je me suis caché dès que je les ai aperçus. Est-ce qu'ils viennent vers moi ? Difficile à dire. Je ne crois pas. Je n'en suis pas sûr. Ils crient beaucoup. Ils s'amusent ? Ils ont plus peur de moi que moi d'eux alors ils crient ? Je ne cherche pas à savoir. Je prends toutes mes affaires et je me faufile sans être vu plus loin dans les rochers. Je veux mettre 10/15 minutes entre eux et moi. Je me retourne régulièrement tout en crapahutant. Est-ce qu'ils me suivent ? Je cherche un endroit où je serais bien placé pour les voir arriver. La roche est glissante et avec mes 15 kilos sur le dos, je ne suis pas très habile. Je glisse souvent et finis avec un pied dans l'eau. Faire le singe en courant dans les rochers, c'est mon truc. J'ai toujours été agile pour ce genre d'exercice. Petit, je courais, sautais dans les rochers bretons pour explorer. Mais là c'est autre chose, je n'explore pas, je fuis. Je donne tout

ce que je peux pour aller le plus vite possible. Une fois de plus, je suis sous adrénaline. Quelque chose au fond de moi se sent poursuivi. Je suis essoufflé. J'utilise mes pieds et mes mains malgré la pénombre pour mettre le plus de distance entre eux et moi. Si ça se trouve les mecs sont là-bas derrière, tout tranquille sans même savoir que j'existe.

Je finis par trouver un coin pas mal. Je pense que je suis assez loin d'eux. Je campe à cet endroit. Je ne sors rien de mon sac. Si je dois fuir en pleine nuit, je serai prêt immédiatement. S'ils veulent venir me chercher, ce sera dans les deux heures qui viennent. L'avantage c'est que les gens ont peur de la nuit. Moi, la nuit me fait pas peur. Au contraire, je me sens plus en sécurité de savoir les autres personnes apeurées de se déplacer dans l'obscurité. J'attends. C'est long l'attente. Encore haletant sur mon rocher, j'ai une vision assez large de la crique en face de moi. Je sais que j'ai plusieurs minutes d'avance sur eux si je les vois apparaître au bout de la pointe rocheuse. J'attends. La nuit est magnifique. J'arrive à relativiser. Je pense que d'habitude, ils viennent là pour s'amuser et le plus souvent il n'y a personne. Et vu qu'ils m'ont à peine vu, je n'ai pas l'impression qu'ils vont se lancer dans une chasse à l'homme. Surtout quand tu ne sais pas après qui tu cours. Ils imaginent peut-être juste un clochard qui s'est éloigné pour être tranquille. Ou peut-être qu'ils m'imaginent dangereux moi aussi, voire armé.

Je surveille pendant 2 heures cette pointe à la lumière de la lune. En prenant soin de ne pas allumer ma frontale histoire de pas me faire repérer. Le sommeil viendra difficilement. Je suis sur un gros caillou sur mon tapis et ce n'est pas confortable. Une quantité incroyable de bestioles

viennent me chatouiller le visage, me piquent, me rentrent dans le nez. Donc je veux à la fois me protéger des piqûres et en même temps je crève de chaud et transpire abondamment. Cette nuit encore les lucioles me rendront visite. Cette nuit encore, j'imagine que c'est un groupe de personnes qui débarque et que j'imagine marcher le long des rochers. Cette nuit encore le spectacle est poétique et grandiose. C'est à la fois inquiétant et sublime. La forêt se remplit d'un feu d'artifice clignotant et désorganisé. À trois heures du matin, je sors mon poncho de pluie. Au bord de l'océan en pleine nuit, je vous laisse imaginer l'humidité de l'air. Je suis trempé et suant. À six heures, les yeux ouverts, ma nuit est finie. Je ne suis pas très frais mais pas non plus crevé. Sur ce, je vais continuer ma pause et reprendrai la marche cette après-midi.

26 Novembre 2016 - 18 h 21

Rien ne sèche dans ce pays, il fait tellement humide tout le temps que j'ai pas réussi à faire sécher mon pantalon de la journée.

28 Novembre 2016 - 13 h 33

Bilan de la nuit : mon dieu dormir sur des rochers face à la mer, c'est pas une super idée. Il fait chaud la nuit et la moindre surface de peau est assaillie par les moustiques. Du coup, chaussette dans le pantalon, T-shirt, veste imperméable. Mais il fait trop chaud. J'avais pris le poncho pour me protéger les jambes de l'humidité. Mais elles étaient malgré cela toutes trempées à cause de la sueur et l'humidité ambiante. Bref, sans la tente, c'est la galère. Difficile de fermer l'œil, alors que j'étais plutôt bien

installé. Petit sursaut dans la nuit quand un type débarque alors que je m'étais couché une heure auparavant. En fait, je dormais devant un petit passage que j'avais repéré qui partait dans les arbres. Je pense que ce mec vivait là-dedans. Je me réveille d'un bond en l'entendant arriver. Il me baragouine un truc que je ne comprends pas. Il me passe à côté sans s'arrêter et part dans son petit trou en parlant tout du long. Pas bien méchant le bougre. Je crois qu'il attendait que je parte pour rejoindre sa cachette. Manque de pot, je dormais sur son pas de porte. À part ça, rien à signaler au réveil le lendemain. J'ai pu aller prendre ma douche. Une villa pas loin a un accès privé jusqu'à la plage et j'ai vu qu'il y avait une douche juste derrière la porte qui donne sur la plage. J'ai escaladé le mur pour aller leur piquer une douche de bonne heure. Il a fallu faire vite mais comme je le pensais, à six heures, y'a personne donc on en profite pour laver le bonhomme, le T-shirt et les sous-vêtements. Pas le temps de faire plus, mon pantalon gardera son odeur de chien mouillé. C'est assez désagréable. Un petit coup de manger avant de prendre la route. Tiens d'ailleurs j'ai eu un accident de réchaud. J'étais en train de me préparer ma fameuse portion de riz. J'utilise toujours ce gel d'alcool. Et j'ai été un peu audacieux. J'ai voulu remplir le réchaud alors qu'il était encore en flamme pour gagner du temps évidemment. Bien m'en a pris. La flamme du réchaud est remontée jusqu'au goulot et a pénétré dans la bouteille. Du coup, grosse montée de chaleur et la bouteille qui gonfle quasiment instantanément. Coup de pression et paf. Explosion qui projette de l'alcool enflammé partout sur mes affaires. Panique à bord. Le sac en feu. Les vêtements et les sacs qui brûlent. Je me suis mis à taper partout pour étouffer

les flammes. Heureusement, plus de peur que de mal. Bilan, j'ai un petit sac étanche bien pratique qui n'est plus étanche du tout et qui a fondu sur une bonne partie. À partir de maintenant, il va falloir être plus prudent.

Après une nuit difficile, il fait une chaleur à crever. Il doit faire 35° dès 9 h du matin. Marcher par ces températures ne me facilite pas la tâche. En plus je commence par sept kilomètres de montée sévère. Un vrai combat. Je perds des litres et des litres de transpiration. Il me faut deux heures pour monter et redescendre. Je suis déjà bien épuisé. Je vois sur la carte une plage qui se trouve à une heure et demie de marche. Je veux tenter d'aller là-bas même si je sais que ça va pas être simple.

Jusque-là, je suivais principalement la route. Ce qui veut dire beaucoup d'asphalte. Heureusement le trafic n'est pas non plus trop intense. Dès que je pouvais, j'allais marcher sur les plages. Mais aujourd'hui, je croise un panneau "rota pedestre" de nos chers amis jésuites. C'est apparemment un ancien sentier jésuite réhabilité par le ministère du Tourisme il y a quelques années. Je décide donc de le suivre. Il me fait quitter la route et me fait passer par un chemin trop mignon. C'est génial. Mais je me prends encore du dénivelé dans ces côtes à bascules.

29 Novembre 2016

Aujourd'hui nouveau défi : la pluie. La nuit se passe nickel. Mais à 4 h du matin, il se met à tomber une grosse averse. Et autant te dire que ça s'est pas arrêté depuis. Donc pas de douche ni mangé ce matin. Je plie toutes les affaires fissa et je décolle. Départ à 7 h, poncho et protection du sac en place. Alors, la pluie c'est quand même moins pire que le

soleil brûlant. Je marche 3 h 30 avec 30 minutes de pause. Je m'arrête dans un condominio. J'ai enfin compris ce que c'était. Ça veut dire lotissement. En gros, des quartiers qui sortent de nulle part et qui sont souvent gérés par des associations. Ce sont des quartiers de classe moyenne ou plus haute. Les gens n'y habitent pas forcément. Ici, le long de la côte, ce sont surtout des maisons secondaires ou des maisons à louer pour les vacanciers. Ils sont en général bien propres et bien surveillés. Sauf que moi, après 3 h de marche, je veux me mettre à l'abri, je suis trempé. J'arrive à me poser sur un pas de porte couvert. L'homme qui distribue les bonbonnes de gaz me donne une banane et un yaourt. J'ai pas trop compris ce qu'il me disait mais y'avait "corazon" dedans. Ça m'a fait du bien moi qui n'avais encore rien mangé. 2 h plus tard, je décide de me faire à manger. Et là débarque une patrouille à vélo qui vient m'expliquer que je n'ai pas le droit de rester là. Dommage j'étais pas mal et j'avais séché. Je leur demande où je peux planter ma tente. Si je comprends bien, l'allée centrale est publique. Et j'ai donc le droit de m'y poser. Je repars ! Je fais quand même un tour pour voir si je trouve pas un endroit un peu moins exposé. J'ai repéré une petite allée perpendiculaire avec un coin d'herbe qui serait relativement commode et plus discret. Le village est complètement désert donc ça n'a pas l'air trop craignos. Finalement, je me trouve un petit abri pour finir l'aprèm. Une baraque de plage, fermée, abandonnée même je dirais. Mais elle a un auvent qui est appréciable en cas de pluie. Et summum du confort, je trouve une chaise pour m'asseoir. Tu peux pas savoir le plaisir que c'est de retrouver une chaise quand tu es fatigué. Surtout quand tu es assis par terre la plupart du temps. Il est

15 h, j'ai 5 h à tuer. Pas grand-chose à faire. Il pleut toujours. Je m'étire le corps pour m'occuper. Pas vraiment de place pour me poser et méditer alors je divague. J'observe le village. Il me fait penser à un monde de Miyazaki. C'est désert. De temps à autre, on voit passer une personne. Comme une petite souris qui passe en un éclair pour aller se réfugier dans son trou. Je m'imagine leur vie. Il n'y a que 2 ou 3 maisons où les gens entrent et sortent. Je vois passer une jeune fille et ce que je suppose être son petit frère, qui partent faire un tour sur la plage derrière moi. Merde elle fume une clope. Bon allez je tente d'en taxer une. Ça fait 3 jours que je n'ai pas fumé, ça va m'occuper. Bof. Finalement c'est pas si cool mais ça fait quand même du bien. De cette même maison, j'ai vu passer plusieurs fois un homme d'une trentaine d'années, un peu rond et tatoué. Je lui ai déjà dit bonjour. Au moment où j'ai commencé ces lignes, il est venu me parler. On a un peu échangé. Il s'appelle Joao et il est sociologue. D'après ce que j'ai compris, il m'invite à manger une fois que c'est prêt. C'est trop fofou. L'idée d'un repas chaud au sec m'enchanté énormément. Je lui ai proposé mon aide mais il m'a dit d'attendre. Du coup, j'en profite pour finir d'écrire. Il est maintenant 19 h.

Aujourd'hui

Finalement Joao revient me voir et m'invite à venir chez lui pour manger. La jeune fille que j'ai croisée et à qui j'ai taxé une clope est en fait sa copine. Et celui que j'ai pris pour son petit frère est en fait son fils. Ah oui, différence culturelle flagrante, ici les femmes sont mamans plus jeunes qu'en Occident. Ça m'arrivera bien régulièrement pendant

le voyage. Ils sont très gentils. On parle pendant plusieurs heures, c'est super intéressant. J'apprends que cette fameuse pluie fine a un nom : garoa. C'est une pluie typique de cette zone : la mata atlantica (la jungle atlantique). On mange un énorme plat de pâte dont je me souviens encore. En dessert, j'ai goûté une sorte de crêpe bien blanche faite de manioc avec une crème sucrée dessus. C'était épais le truc. Je peux t'assurer que ça tient au corps le machin. Joao parle portugais mais Virginia parle aussi anglais et espagnol. Ce qui me facilite beaucoup la communication avec eux. Je bois une bière et fume un pétard. Cette soirée me réchauffe le cœur. De la chaleur humaine ! Ils finissent par m'inviter à passer la nuit. J'ai le droit à une chambre, une salle de bain et des toilettes. La douche qui fait tellement de bien. Beaucoup de connexions "fortuites" aussi. Il s'avère que Joao a été voir deux fois Joao de Deus et que ça a été une expérience forte et marquante. Joao de Deus, j'en entends parler avant mon départ déjà. C'est Claire la première qui m'en parlera. C'est un guérisseur très renommé au Brésil. Des gens du monde entier viennent le voir pour se faire soigner et le mec a littéralement fait des miracles. Inexplicable. Des scientifiques sont aussi venus pour comprendre mais personne ne sait l'expliquer. Il opère des yeux au scalpel et sans anesthésie, il guérit des cancers, des maladies dites incurables par la médecine moderne. Bref c'est un ovni le gars. Il dit qu'il est guidé par les esprits ce qui lui permet de soigner les gens. Et tout ça gratuitement. Quand Claire m'en parle, je me dis que ce serait un bon objectif de le rencontrer. Et là, paf, j'entends parler de lui !

On parle Ayahuasca aussi. La fameuse plante hallucinogène d'Amazonie. On aura l'occasion d'en

reparler. C'est une plante utilisée traditionnellement par des tribus amazoniennes. Mais on en trouve au Mexique aussi par exemple. C'est une plante médicinale utilisée par les guérisseurs pour soigner. Aujourd'hui la plante est devenue à la mode pour les hippies voyageurs en quête de transe spirituelle. Vaste débat, comme je l'ai dit, on y reviendra. Lors des cérémonies, le curandero (je trouve le mot chaman inapproprié) chante des airs traditionnels où il invoque des esprits de plantes ou d'animaux. Ce sont les icarus. Il existe des icarus pour les lucioles que j'ai vues plusieurs fois par exemple.

D'ailleurs Joao est guérisseur lui aussi. Il pratique le Candomblé. C'est une religion des descendants d'esclaves venus d'Afrique. Celle qu'il pratique vient plus particulièrement d'Angola et du Congo. Pour pouvoir guérir, il médite 20 minutes chaque jour depuis 20 ans. Chaque soin lui coûte en énergie. Il ne peut pas donc pas soigner quand il le souhaite. Il doit méditer pendant plusieurs jours après un soin pour pouvoir en pratiquer un autre. C'est un peu ma première rencontre avec la spiritualité si riche d'Amérique latine. Ici les énergies, les esprits, côtoient un christianisme omniprésent.

Je les quitte vers 23 h parce que je tombe de fatigue. C'est vachement agréable un lit. La nuit est chouette mais le réveil sera difficile.

Aujourd'hui

Après mon passage chez Joao et Virginia, j'arrive à Sao Sebastiao, village colonial à l'architecture portugaise. Ici, ça respire l'ambiance de la piraterie et de l'histoire. J'adore ça. Je prends un ferry direction l'île d'Ilhabela le 30 novembre

avec pour objectif de me reposer sur l'île.

2 Décembre 2016

Première nuit sur l'île bien tranquille, c'est beau ici. Mais c'est définitivement plus bourgeois que d'autres endroits de la côte. Hier un gars m'a permis de dormir devant chez lui sur un bout de pelouse et on a passé la soirée ensemble en mangeant les mangues de son jardin.

Aujourd'hui, je veux aller de l'autre côté de l'île. On m'a parlé d'une plage à voir et je me dis que ça se tente d'y aller à pied. Je redescends l'île en stop. Super facile le stop. Puis je commence la traversée de l'île, d'ouest en est. Et évidemment, au milieu, ça monte sec. Je marche un petit moment et je finis par me faire doubler par une fourgonnette que j'arrive à arrêter. Je fais donc les 17 kilomètres assis à l'arrière du pick-up. C'est quand même beaucoup plus simple quand on est tracté par un moteur. La jungle est complètement incroyable. C'est magnifique. Je suis super impressionné. On monte pendant pas mal de temps. La piste est dans un sale état donc je suis secoué dans tous les sens. La température chute de plusieurs degrés pendant l'ascension. L'humidité devient extrême, on monte dans un brouillard qui s'épaissit. Des arbres immenses me surplombent. L'air est condensé de gouttelettes en suspension. On sent comme une présence dans cette forêt. Comme si la forêt vous regardait, vous observait. On se sent petit face à cette immense végétation. Chaque arbre est recouvert d'un complet écosystème. On sent que sur chaque arbre vit une multitude d'espèces d'insectes, de champignons, d'autres plantes, d'animaux. Je suis transporté dans ma tête pendant ce voyage. Je ne me sens plus

vraiment de ce monde. Comme emmené dans un voyage à l'intérieur même de cette forêt.

La fin d'après-midi sera plus douce. Je suis assis à la terrasse d'un restaurant posé au bord de la plage. Je n'ai rien commandé mais ils sont sympas et ils me laissent profiter d'une table et d'une chaise. J'ai fait un tour et j'ai trouvé un endroit pour dormir. J'espère que je vais passer une nuit tranquille là-bas. Il fait quand même toujours bien froid, je vais peut-être enfin sortir le gros sac de couchage ce soir. Bref, c'est repos et ça fait du bien. J'ai un nouveau réchaud à tester. Celui-là, je l'ai fait propre. Je sais pas ce que je fais demain, ça dépendra pas mal de la météo. J'ai déjà hâte de me remettre en mouvement vers Rio. À priori c'est prévu pour après-demain. Sur ce, j'attends que le restaurant ferme ce qui ne devrait pas tarder. Puis je bouge me poser là où je dors.

Ajout : je sais pas ce que je récupère mais je crois que j'ai réussi à négocier les invendus. Quand tu as faim et que tu n'as pas trop d'argent, tu tentes un peu tout ce qui est possible. Et là, je vois une assiette encore à moitié pleine, repartir en cuisine. J'arrête le serveur et lui demande s'il est d'accord pour me laisser la finir. C'est pour pas gâcher.

Ajout 2 : putain le kiff ! Des haricots, du riz, une poudre de je sais pas de quoi trop bon (*ndla* : *la farofa, une farine de manioc, très populaire au Brésil*) et du poisson. Ils sont vraiment sympas.

4 Décembre 2016 - 9 h

Je me fais une petite pause écriture et café pour faire le débriefé des jours précédents avant de reprendre la marche.

Vendredi dernier (le 2), j'ai pu manger les restes du

restaurant. Quand j'explique où je compte passer la nuit, un des serveurs me dit qu'il va m'emmener chez un ami. Nous voilà partis, en moto, chez ce fameux ami : Renato. Il a, au moins, soixante-dix ans et n'est pas bien bavard. On a du mal à échanger. Il n'a pas l'électricité mais il peut allumer un groupe électrogène pour avoir la lumière chez lui. Sa maison est à l'entrée de la plage et tout le monde à l'air de le connaître. C'est un peu la star du coin, les gens qui passent sur le chemin s'arrêtent pour lui dire bonjour. Je vois du monde qui passe toute la soirée mais je comprends pas trop ce qui se dit. Renato a la télé et je pense que c'est le seul de tout le coin à l'avoir. Il y a donc un défilé des habitants de la plage, surtout les jeunes, qui viennent se poser dans son canapé pour la regarder.

Le lendemain, je fais rien. Mais alors rien. L'endroit est infesté de moustiques super guerriers. Je fais de la couture pour réparer mon pantalon. Je travaille sur un nouveau réchaud (encore un !), je lis. En début d'après-midi, je repasse de l'autre côté de l'île. Cette fois encore, le stop marche tout de suite et je me retrouve avec le garde-chasse du coin qui m'emmènera pour faire la traversée. Pour la fin de journée, je décide de me faire plaisir et d'aller manger une pizza. C'est cher (10 €) mais on va dire que pour ce soir c'est pas grave.

Ce qui nous amène à ce matin. Je me réveille et range mes affaires sous la pluie. Je trouve un lavabo dans des toilettes publiques et j'en profite pour me faire un petit nettoyage : pieds, bras, aisselles, visage. Je fais le minimum syndical mais ça requinque. Un gars de la municipalité m'engueule parce que je me lave les pieds. Il a pas l'air content que j'utilise ce lavabo pour ma toilette. Je bredouille

des trucs incompréhensibles et finis tranquillement ma besogne. Le gars me jette un regard noir quand je sors. Un coup de stop, je traverse le bras de mer sur le ferry et je me retrouve au café une fois de plus. Il est maintenant presque 11 h. Je repars marcher sous ce beau soleil.

Remarque du jour : je t'ai parlé des cigarras ? C'est complètement fou ces bestioles. C'est le grillon/cigale d'ici. Il faut imaginer un insecte de la taille d'un petit pouce. Ça fait un boucan du tonnerre. Pour te faire une idée, ça fait le bruit d'une scie circulaire qui coupe du métal. Tu t'imagines que c'est pas très agréable. Il y en a partout et elles font beaucoup de bruit. Et la petite histoire rigolote : elles commencent à grincer, puis ça dure une minute environ et puis plus rien. Et en fait, à la fin, elles explosent ! C'est pour ça qu'elles s'arrêtent de faire du bruit.

Aujourd'hui

Je me suis lancé dans cette aventure pédestre sans vraiment d'expérience sur des marches longue durée. Je suis parti en me disant qu'on verrait bien ce qui se passera. Je n'ai aucune condition physique, un sac trop lourd, aucune idée de comment m'alimenter, ni même le budget pour me nourrir suffisamment. Après quelques jours de marche, mon esprit commence à divaguer, à entrer dans une sorte de boucle interne où à chaque pas, mon cerveau tourne sur des sujets divers et variés. Jusqu'à les épuiser totalement, jusqu'à se demander comment je peux penser encore à ça. Et le peu de contact humain crée aussi un isolement introspectif. Mon regard se tourne vers moi-même. J'ai du temps pour moi et voire même trop. Tellement que mon

esprit ne sait plus comment réagir. Là où d'habitude, il trouvera toujours un sujet pour m'occuper à chaque seconde d'inactivité. Ici, il a épuisé tous les sujets à sa disposition. Tellement que je m'en rends compte. Je revois des idées revenir encore et encore alors que ça ne m'intéresse plus. Mon sac n'est pas d'une qualité extraordinaire, les frottements sur mon dos m'arrachent de la peau au niveau des reins. Évidemment, ça ne cicatrisera jamais vraiment.

5 Décembre 2016 - 16 h 54

Encore une journée et plutôt bonne celle-ci d'ailleurs. Hier, j'ai essayé d'aller dormir dans une maison qui paraissait abandonnée. Manque de bol, elle était pas si abandonnée que ça finalement. Je saute par-dessus le portail et cours me cacher derrière pour ne pas être vu depuis le chemin. Et là, derrière la maison, je vois du linge à sécher. Merde. Il a l'air sec en plus et pas pourri. Je fais demi-tour, je prends pas le risque de me retrouver nez à nez avec je sais pas qui en pleine nuit. Me voilà un peu démuné avec la nuit qui arrive. Je ne peux pas dormir sur la plage où j'étais. Trop de monde. Je me mets en recherche. Elle ne durera pas longtemps puisque quelques minutes plus tard je trouve un truc pas trop mal. Pas trop mal parce que c'est de la jolie pelouse. Et je crois que tu as compris : oui j'aime la pelouse. Surtout pour y dormir. L'inconvénient c'est que c'est un parking. En herbe certes, mais un parking. Je suis camouflé derrière un petit bosquet mais pas très éloigné de la route. On sait pas trop qui vient là la nuit. Et on sait pas trop ce qu'il viendrait y faire. Malgré tout, l'endroit est propre et pas trop de traces de passage ni de feu de camp. Après un tour des environs, je m'auto valide ce spot ! Au lit à 20 h 30